

UN MODELE DE GOUVERNANCE AU FEMININ ?

Marina Myriam ONDO

Maître de conférences (Cames), École Normale Supérieure/ GRALIFAH

ORCID ID : /0009-0004-0955-8024

omarinamd@gmail.com

Ornela Diane MENGUE

Université Omar Bongo/LAIC

ornelamengue2395@gmail.com

Résumé

Lorsqu'on entend parler du féminisme et de ses possibilités, thème qui suscite notre intérêt dans cette contribution, nous pensons bien évidemment au rôle que la femme doit jouer dans la société, au leadership féminin, à l'empowerment au sein de l'administration, aux prises de position politiques, aux prises de décision fondamentales. Toutefois, il est de bon ton aujourd'hui de penser la place de la femme au sein de la cellule familiale. C'est la raison pour laquelle nous voulons explorer quelques romans qui portent sur les droits des femmes avec un autre regard, moins parcellaire et partisan que le discours dominant sur la question du pouvoir au féminin. L'hypothèse serait qu'on pourrait mieux saisir les enjeux de la gouvernance équitable tout en soulignant le rôle de décideuse qui incombe à la femme dans le foyer, constituant déjà en soi, un pôle de pouvoir. L'objectif est de démontrer qu'à partir d'une lecture du féminisme contemporain et des théories actionnariales et partenariales, on peut mettre en avant les aspects de la tradition perçus non pas comme un poids mais comme un levier du développement.

Mots clés : *féminisme, culture, spiritualité, pouvoir, rôles.*

Abstract

When we hear about feminism and its possibilities, a theme that arouses our interest in this contribution, we obviously think of the role that women must play in society, female leadership, ascendancy within the administration, the political positions taken, the fundamental decision-making. However, it is fashionable today to think about the place of women in the family unit. This is why we want to explore some novels that deal with women's rights in a different way, less fragmented and partisan than the dominant discourse on the issue of power in women. The assumption is that we could better understand the issues of equitable governance while emphasizing the decision-making role of women in the home, which is already a pole of power. The objective is to demonstrate that from a literary reading of contemporary feminism, one can highlight aspects of tradition perceived not as a burden but as a lever for development.

Keywords: *feminism, culture, spirituality, power, roles.*

Introduction

Notre réflexion a été nourrie par notre intervention au colloque sur « le féminisme et ses possibilités ». Le but était de mettre en avant les possibilités d'une gouvernance au féminin car aujourd'hui les femmes africaines veulent conquérir des espaces de réappropriation de leur identité féminine. Suivant les vagues successives du mouvement féministe, les questions de l'égalité entre l'homme et la femme, de l'émancipation des femmes et l'extension du rôle de la femme dans la société ont été au cœur de débats socio-culturels, économiques et politiques.

Notre recherche s'inscrit dans une perspective plus concessive en interrogeant les possibilités du féminisme à travers le prisme de l'intersectionnalité¹ : Comment la littérature comme espace de représentation et de contestation dénonce-t-elle les limites du féminisme hégémonique tout en proposant des alternatives épistémologiques ? Pourrait-on envisager un modèle de gouvernance au féminin qui soit moins axé sur la recherche de l'égalité des sexes mais plutôt sur l'équité ? De ces questions, découle l'hypothèse de recherche selon laquelle les théories féministes, en mettant en lumière les expériences spécifiques des femmes et en critiquant les biais universalistes du féminisme traditionnel, offrent des outils conceptuels et des stratégies d'action novatrices pour lutter contre les oppressions systémiques et promouvoir une vision plus inclusive de l'égalité. L'objectif ici est double, d'une part, il s'agit de mettre en lumière les spécificités des luttes féministes dans des œuvres littéraires et d'autre part, d'explorer les potentialités transformatrices des récits féminins pour repenser les solidarités féministes à l'échelle globale.

Notre analyse portera sur des œuvres littéraires écrites par des Africaines et qui offrent des témoignages précieux sur leurs expériences, leurs luttes et leurs aspirations. Pour explorer ces

¹ L'intersectionnalité, prend en compte la manière dont les différentes formes d'oppression (genre, race, classe, sexualité, etc.) se croisent et se renforcent mutuellement, elle permet à la littérature d'explorer les expériences complexes et souvent marginales des femmes.

questions, notre recherche adoptera une approche méthodologique basée sur les théories actionnariales et partenariales² de la gouvernance adaptées non aux associations mais au couple selon Olivier Meier et Guillaume Schier. Leurs théories de la gouvernance sont orientées vers l'arbitrage des conflits au sein d'une famille d'agents économiques (perçus à la fois comme actionnaires et partenaires) afin que les intérêts communs soient satisfaits (2008, p.180-181). D'un côté, les théories afroféministes insistent sur la dimension intersectionnelle des oppressions liées à la race, au genre, à la classe sociale et à l'histoire coloniale et proposent une réappropriation des voix féminines noires. D'un autre côté, les théories actionnariales et partenariales peuvent être adaptées au couple et mettre en lumière les stratégies de management développées par des femmes de tous horizons.

1. Le féminisme : une possibilité pour chaque femme de choisir

Notre sujet requiert, afin de mieux le cerner, une clarification des concepts clés tels que la gouvernance et le féminisme. La gouvernance désigne les modalités par lesquelles un pouvoir administre un objet. L'ensemble des règles et des processus collectifs, formalisés ou non, par lequel les acteurs concernés participent à la décision et à la mise en œuvre des actions. Selon Mamoudou Gazibo (2010), la gouvernance ne se limite pas à des décisions prises par une autorité centrale, mais englobe les relations et les interactions entre les différents acteurs. C'est la raison pour laquelle Bernard Grand et Philippe Grill (2020, [en ligne]), dans un article consacré aux théories partenariales de la gouvernance, soulignent :

² La théorie actionnariale inclut le fait qu'on doit s'enrichir au contact de l'autre à tout point de vue et la théorie partenariale suppose qu'on s'allie pour des intérêts communs.

Il ne peut échapper à personne que toute société humaine est composée d'hommes et de femmes qui vivent bien évidemment en société. Or, les grands clivages qui parcourent la production des sciences sociales, dont celles de gestion, reposent précisément sur la façon dont le chercheur couple ces deux entités. Pour les uns, ce sont les femmes et les hommes qui font la société ; pour les autres, c'est la société qui produit l'humain en eux.

De ce qui précède, il faut retenir que le féminisme, en tant que mouvement d'émancipation et de transformation sociale, ne se limite pas à une simple revendication d'égalité formelle entre les sexes. Il interroge en profondeur les structures de pouvoir qui façonnent les existences, les rapports sociaux et les dynamiques intimes. Son ambition est de dénaturiser les rôles imposés et d'offrir à chaque femme la liberté de définir son propre parcours, en dehors des carcans traditionnels. Cette première partie explore comment le féminisme, en remettant en cause les normes dominantes, ouvre des espaces de choix pour les femmes, tant dans leur vie publique que privée. En clair, le féminisme a souvent occulté les réalités des femmes désœuvrées ou issues des anciennes colonies, reproduisant des schémas d'exclusion similaires à ceux qu'il dénonçait. Dans ce contexte, les afroféminismes émergent comme des courants critiques essentiels, proposant une relecture intersectionnelle des oppressions et des résistances. « En rappelant que l'anatomie des femmes n'est pas leur destin, et qu'elles n'ont pas toujours et partout été soumises à la domination des hommes, les afroféministes ouvrent un véritable horizon de liberté » (S. Dayan-Herzbrun, 2021, p.162). C'est dans ce sens que bell hooks³,

³ Gloria Jean Watkins (connue sous son nom de plume, bell hooks) est une universitaire, militante américaine, et théoricienne du *black feminism*. Elle s'intéresse particulièrement aux relations qui existent entre race, classe et genre, et à la production et la perpétuation des systèmes d'oppression et de domination fondés sur ces catégories. Elle a écrit *Feminism is for everybody* (2000).

Kimberlé Crenshaw⁴, Honorine Ngou⁵, Chimamanda Ngozi Adichie⁶, Remei Sipi Mayo⁷, Leonora Miano⁸ ont mis l'accent sur les réalités vécues par les femmes noires en prônant un féminisme, qui inclut la conviction que chaque femme devrait avoir la liberté de faire ses propres choix concernant sa vie, sans être limitée par des stéréotypes de genre ou des barrières sociales. Cela signifie que les femmes devraient être libres de choisir leur carrière, leur partenaire, contrôler leur propre corps, prendre des décisions concernant leur santé reproductive et l'éducation de leurs enfants. Cela induit également le droit de créer des conditions d'émancipation d'une vision du féminisme qui ne répond pas à leurs attentes.

1.1 Créer les conditions de l'émancipation de la vision universalisante du féminisme

Le féminisme occidental, souvent perçu comme un modèle universel, a historiquement été marqué par des limites liées à son ancrage dans des contextes culturels, économiques et politiques spécifiques. Pour qu'il devienne un outil d'émancipation inclusif et décentré, il doit être repensé à l'aune des réalités plurielles des femmes à travers le monde.

D'une part, il s'agit de dépasser l'eurocentrisme qui a longtemps dominé les discours féministes, en intégrant les luttes des femmes du Sud global, des minorités ethniques ou des classes

4 Kimberlé Crenshaw est une féministe américaine majeure de la *critical race theory*, juriste, spécialiste des questions de race, de genre et de droit constitutionnel. Elle popularise le féminisme intersectionnel en montrant que les oppressions ne sont pas isolées. Selon elle, créer les conditions d'une véritable liberté suppose de démanteler tous les systèmes d'oppression. Elle a écrit *On intersectionality : essential writing* (2014).

5 Honorine Ngou est une écrivaine, enseignante militante, libraire et éditrice gabonaise qui pense que le travail, la dignité et le respect sont des valeurs à cultiver pour assainir les relations humaines parce que son féminisme est un avant tout un humanisme. Elle a écrit *Féminin interdit* (2007).

6 Chimamanda Ngozi Adichie est une écrivaine nigériane qui a reçu plusieurs prix universitaires et littéraires, elle est également connue comme militante féministe et essayiste. Elle a écrit *Nous sommes tous des féministes* (2014).

7 Remei Sipi Mayo (aussi appelée Tia Remei) est une écrivaine guinéo-équatorienne féministe, éditrice, chercheuse et metteur en scène de théâtre. Elle a également reçu le prix Sabino Arana pour sa contribution à la défense des droits des femmes africaines. Elle a écrit *Mujeres africanas. Más allá del tópico de la jovialidad (Femmes africaines. Au-delà du sujet de la jovialité)* (2018).

8 Leonora Miano est une écrivaine franco-camerounaise qui s'intéresse à l'identité et à la condition féminine. Elle a reçu le prix Goncourt des Lycéens et le prix fémina. Son ouvrage, *L'autre langue des femmes* (2021) soulève la question du mariage.

populaires. Par exemple, les revendications salariales et le carriérisme, centrales dans les sociétés occidentales, peuvent sembler secondaires pour des femmes confrontées à des enjeux de survie économique dans des zones de crises sécuritaires. Le féminisme devrait donc s'adapter aux contextes locaux sans imposer un modèle unique, en valorisant les résistances endogènes tels que les mouvements de femmes africaines.

Dans *Cœur du sabel* de Djaili Amadou Amal, les terroristes de Boko Haram envahissent les villages, en situation de guerre, les femmes subissent toutes formes de violences parce qu'elles sont les premières victimes. Le personnage, Kondem se réjouit d'avoir laissé partir Faydé, sa fille car « les jeunes filles sont la cible préférée de ces hommes. Ils peuvent les bourrer d'explosifs et les transformer en bombes humaines ou les exploiter pour leur propre plaisir sexuel et en disposer à leur guise » (2022, p.150). En plus de cette crise politique, il y a une crise économique qui réduit les femmes à des objets sexuels : « Les domestiques perdent leur emploi car les patrons ne peuvent plus payer. Les filles désœuvrées se rendent rapidement compte qu'à défaut de vendre leurs services, elles peuvent vendre leur corps » (2022, p.232).

Ainsi, en adoptant un angle de vue intersectionnelle, le roman de Djaili Amadou Amal devient un outil puissant pour révéler les possibilités du féminisme, en offrant une analyse critique des inégalités et en promouvant une vision inclusive de l'émancipation. Cette émancipation exige une réappropriation des récits. Longtemps, l'histoire des femmes a été écrite à travers le prisme d'un féminisme globalisant. Or, le féminisme devrait induire la question de la liberté et de l'autonomie en vue de donner aux femmes le pouvoir de façonner leur propre destin et de vivre leur vie comme elles l'entendent. Redonner la parole aux femmes marginalisées dans *Cœur du sabel* permet de construire des modèles de réussite et de résistance pluriels, où chaque femme peut se reconnaître. V. Nahoum-Grappe a si bien mis en exergue les avancées d'un féminisme qui s'accompagne d'une intense mise en visibilité des réussites féminines :

Les femmes réelles naissent et vivent dans un bain d'images de femmes, une mise en miroir et en abyme du féminin en tant que figure majeure au moins esthétiquement. La formidable explosion de nos échanges communicationnels rend encore plus prégnante cette figure du féminin – la même jeune fille qui se présente à l'agrégation de mathématiques prendra un « selfie » avec un soin particulier. La culture féministe doit être définie aussi en tenant compte de ce système d'images très particulier, propre à notre société et à son mode de communication exceptionnel. (2014, p.95).

Les féministes africaines ont eu la possibilité de tenir des discours qui condamnent sans réserve des pratiques traditionnelles telles que la polygamie, la clitoridectomie mais elles sont en droit comme le propose V. Y Mudimbe dans *Le corps glorieux des mots et des êtres. Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*, de rester maîtresses de leur passé, de le transformer, de le coloniser, de l'arranger pour qu'il s'intègre dans des lieux d'accomplissement de leur liberté et corresponde, tant que faire se peut, à leurs choix (1994, p.121). Par conséquent, les modèles de réussite socio-professionnelle inspirent certes, mais la femme veut aussi réinventer sa place au sein de la cellule familiale.

1.2 Réinventer la place de la femme dans le foyer

Le foyer reste un lieu central de l'oppression, où se cristallisent les inégalités domestiques et les attentes traditionnelles. Une autre approche du féminisme propose de repenser radicalement cette sphère, non pour rejeter la vie familiale, mais pour en faire un espace de justice et de choix. Avant d'être une féministe, la femme a un corps et veut qu'on lui reconnaisse cette féminité qui lui donne la possibilité de concevoir positivement sa vie domestique. C'est sans doute pourquoi Camille Froideveaux-

Metterie parle de *la révolution du féminin*⁹ : « Si les femmes se préoccupent aussi massivement de leur apparence, et ce, quel que soit leur âge, quel que soit leur statut social, quelles que soient leurs convictions féministes, c'est bien que la féminité est devenue problématique, qu'elle ne va plus de soi, qu'elle pose question » (2012, p. 108).

Historiquement considéré comme une vocation féminine, le ménage, l'éducation des enfants ou le soin aux proches sont des tâches dévalorisées. Or, il s'agit de renaturaliser le travail domestique. Alors que le féminisme matérialiste de Christine Delphy¹⁰ souligne que ce travail non rémunéré est un pilier de l'exploitation capitaliste et patriarcale, elle préconise que des solutions collectives soient envisagées : socialisation des tâches domestiques (crèches publiques, cantines communautaires), redistribution équitable des tâches au sein du couple ou reconnaissance économique du travail.

De fait, la réorganisation du foyer passe par une remise en cause des modèles familiaux normatifs, souvent imposés comme idéal. Le féminisme après la féminité défend l'idée selon laquelle les liens affectifs priment sur les structures traditionnelles. Cela implique la bonne gouvernance au sein de la famille : gestion des tâches domestiques, des naissances, des services et des finances, sans subir de stigmatisation.

En effet, au cours des années 70, le mouvement féministe dominant critique sévèrement la construction familiale à l'intérieur de laquelle la femme est condamnée à n'être qu'épouse, mère et ménagère. Or, pour les femmes racisées, la cellule familiale, en dépit du sexisme existant, est le seul espace sécuritaire qu'elles ont pour se protéger du racisme ambiant. Contrairement aux femmes

⁹ Titre de son ouvrage.

¹⁰ Chercheuse du CNRS depuis 1966 dans le domaine des études féministes ou études de genre, elle est une des cofondatrices de *Nouvelles Questions féministes*, une revue qui introduit, entre autres, le concept de genre et le courant intellectuel du féminisme matérialiste, catégorie qu'elle propose en 1975. Elle a écrit *Je ne suis pas féministe mais...*

blanches, leur priorité n'est donc pas de critiquer cette cellule familiale. (FAE, 2019).

En dehors de la gestion du ménage, l'intimité elle-même doit être repensée. Le féminisme a mis en lumière la violence conjugale, le contrôle des corps et la charge mentale comme des mécanismes de domination au sein du couple. Réinventer le foyer, c'est donc aussi promouvoir des relations fondées sur le consentement, la réciprocité et le partage des pouvoirs. Ce qui pourrait rendre le partenariat durable dans le couple, ce sont les notions de parties prenantes, d'échange et de partage pour satisfaire les attentes des actionnaires comme dans la gestion de l'entreprise au sens où le conçoivent Jean-Jacques Pluchart et Odile Uzan à partir de la théorie actionnariale et partenariale (2015, p.10). Cela peut passer par des pratiques comme la communication non violente, la négociation permanente des rôles, pourvu que ce soit librement consenti.

Si le féminisme offre aux femmes la possibilité de choisir leur vie, il faut reconnaître qu'il doit aussi affronter les résistances des systèmes en place. La deuxième partie explorera donc les obstacles structurels qui limitent encore leur liberté d'expression, ainsi que les stratégies pour les surmonter.

2. Féminisme : possibilités d'expression

De toute évidence, le mouvement féministe confère la possibilité aux femmes de divers horizons de s'exprimer pour contester les structures sociales, économiques et politiques non respectueuses de la justice, de l'équité et des droits. Certaines écrivaines africaines affichent leur féminisme ouvertement et saisissent l'opportunité de présenter l'originalité de leurs idées grâce à leurs œuvres. Tandis que des écrivaines comme Ama Ata Aidoo (1970), Abena Busia (1993), Charline Effah (2011) et Fatou Sow (2025) assument l'étiquette de féministe, d'autres écrivaines telles que Buchi Emecheta (1974), Awa Thiam (1978), Sylvie Ntsame (2004),

Najwa Kettab (2018), Léonora Miano (2022) ainsi que de nombreuses écrivaines en Afrique rejettent l'appellation de féministe malgré leurs écrits qui s'inscrivent dans un positionnement féministe. Cela est dû en partie au fait qu'en dépit de l'émancipation tant clamée, les femmes se maintiennent dans l'illusion de l'autonomie par leur dépendance au mariage. Même si quelques Africaines ont clairement affirmé être féministes sans « si », « mais », « cependant » au Forum féministe africain au Ghana en 2006 et qu'Ama Ata Aidoo avait clamé haut et fort que le féminisme africain existait déjà avant que l'Occident n'invente un mot en -isme pour faire valoir les droits des femmes, des résistances au féminisme en Afrique demeurent. Autour de la théorie afrocentrique, Léonora Miano¹¹ pense qu'il faut opposer au féminisme une société puissante de femmes comme dans le passé en Afrique, faire émerger, comme l'indique le titre de son essai, *L'autre langue des femmes*. Selon elle, il faut que les Africaines parviennent à une autre définition de soi, qu'elles s'orientent plutôt vers la lutte contre l'oppression des femmes parce qu'elles représentent le sexe fort. Et pour y arriver, elles doivent inventer d'autres mots, « faire la paix avec l'autre en soi » en évitant « d'ethniser » un féminisme conçu à partir de réalités qu'elles ne partagent pas et en s'émancipant d'une domination épistémologique qui engendre paresse intellectuelle et auto-colonisation (L. Miano, 2021, p.46). Somme toute, Gertrude Mianda apporte une justification à l'adhésion des Africaines au féminisme en expliquant que cette controverse « méconnaît le combat que les femmes du Sud global ont mené contre l'ordre patriarcal dans leur communautés et celui qu'elles ont conduit contre le patriarcat eurocentrique tout au long de l'histoire » (2021, p.13). En clair, le féminisme ne doit pas seulement se limiter à la modernité ou à une vision de la lutte occidentale mais devrait être

¹¹ Léonora Miano a affirmé que dans l'histoire de l'Afrique subsaharienne, avant l'arrivée des colons, la présence et le pouvoir des femmes étaient effectifs. Même dans une société régie par le patriarcat, elles avaient droit de cité. Elle s'indigne : « Tout ce que les femmes produisent de valable n'a pas à être qualifié de féministe. Tout ce que les femmes énoncent quant à leur vécu n'a pas à porter ce label qui devient une assignation. »

interprété du point de vue de l'engagement à combattre l'oppression des femmes par la réécriture de leur propre récit.

2.1 Réécrire son propre récit

Au-delà des pesanteurs socio-culturelles, des différentes positions (*black féminism* d'Angela Devis (1970), *womanism* de Steady (1987), *stinwanism* d'Ogundipe (1994), *motherism* d'Acholonu (1995), féminitude de Beyala, 1995), la dynamique de réécriture de soi et de l'histoire des femmes est mise en lumière dans les récits au féminin. Le roman, *Les honneurs perdus* de Calixthe Beyala illustre particulièrement cette digne héroïne qui proclame son identité féminine en dehors des carcans imposés aux femmes dans la société. En effet, Saïda conserve sa virginité parce qu'elle veut choisir elle-même sa voie, se marier par amour et non pour nouer un contrat social comme les autres femmes : « Je ne suis pas ce qu'ils veulent que je sois. Je suis ce que je décide d'être. » (1996 : 219). Dans *Walaandé L'art de partager un mari*, Djaili Amadou Amal¹² dénonce le mariage précoce et la soumission à l'extrême dans le foyer, mais elle reconnaît en y citant Amadou Hampaté Bâ que : « évoluer ce n'est pas rompre avec toutes nos traditions pour adopter celles d'une race dont on admire souvent par snobisme le comportement » (2015, p.77). Dans son roman, les parcours de vie sont ceux rencontrés dans la société haoussa où évolue l'écrivaine mais elle tente toujours de valoriser les femmes même dans leurs pires souffrances. *Cœur du sabel* de Djaili Amadou Amal est une invitation à aimer au-delà de la haine et à mieux se reconstruire. À cet effet, le portrait de Bintou s'oppose à celui de kaado, Faydé n'arrive plus à travailler. Elle se fait souvent réprimander par ses patronnes qui ne supportent pas son apathie. « L'homme qu'elle aime prépare son mariage avec une autre. Désormais elle a l'impression de vivre ce qu'a vécu Bintou : frustration, chagrin, désespoir. Plus que jamais, elle comprend à quel point son amie a dû souffrir » (2022, p.230-231). Bintou s'est suicidée, Faydé a du

¹² Notons que Djaili Amadou Amal, tout comme Charline Effah a réécrit son manuscrit sur les recommandations de leur editrice commune, Emmanuelle Collas.

mal à se relever, mais kaado a changé sa situation de domestique en faisant des études, en créant une association pour Bintou et en laissant une chance à Boukar qui arrive à la convaincre de vivre ce que Bintou n'a pas vécu : « Elle ne doit plus laisser le passé entraver sa vie. Peut-être est-ce à présent le temps d'aimer. Juste aimer » (2022, p.276).

Entre les différentes formes du féminisme qui s'affrontent, les femmes ont pu relever de multiples contradictions. Fort de cela, elles revendiquent une féminité qui leur est propre, elles s'acceptent telles qu'elles sont (aimer un homme n'est pas une trahison à la cause féministe). L'emporwerment les amène donc à célébrer la différence dans les postures, telle qu'on peut le constater avec *Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une éducation féministe* de Chimamanda Ngozi Adichie (2017, p.14), essai dans lequel l'auteur affirme que les parents ne doivent pas confiner les filles à l'appréciation des jouets passifs lorsqu'elles voudraient acquérir des jouets (camions, tracteurs, jeux de construction) qui leur donnent la possibilité d'expérimenter, d'agir. De plus, on a appris aux jeunes filles à être gracieuses, aimables et souriantes et que ce type d'éducation est à la base de nombreux silences féminins. Dans la même logique que Chimamanda Ngozi Adichie, Camille Masclet considère aussi que le cadre de la construction des rôles de genre est à revoir.

La plupart des féministes ont mis en œuvre des pratiques éducatives visant à remettre en question les stéréotypes de genre, cherchant à lutter ainsi contre les socialisations différenciées des enfants en fonction de leur sexe (choix des vêtements, des jouets, des loisirs des enfants ou encore de littérature enfantine non sexiste par exemple). Surtout, au-delà de ces pratiques relevant davantage d'intentions socialisatrices, l'un des principaux vecteurs indirects du féminisme dans les univers familiaux réside dans les modèles – féminin et conjugal – qu'ont pu incarner sur certains aspects les féministes et leurs

conjoints dans leurs trajectoires et pratiques quotidiennes (2015, p. 51).

Du reste, dans les romans que nous avons examinés, les femmes africaines prennent des décisions fondamentales qui les installent dans un pôle de gouvernance où elles gèrent et dirigent leur vie tout en conservant leur identité de femmes africaines parce qu'elles n'ont pas tardé à réaliser que l'idéologie égalitariste ne mène nulle part et qu'il conviendrait plutôt de parler d'équité intellectuelle entre les genres selon Irma Angue Medoux (2022) ou Charline Effah (2023). De fait, les femmes africaines envisagent l'image d'un pouvoir au féminin autrement, elles repensent et investissent les pôles de décision et de pouvoir différemment. On peut le constater dans *Le Parlement conjugal* de Paulina Chiziane (2006) où les femmes s'organisent pour mieux gérer leur foyer sans créer de tensions mais en instaurant un climat harmonieux.

Dans la même veine, *Le Clan des femmes* de Hemley Boum (2010), met en relief l'organisation familiale dans un ménage polygamique où la première épouse forme toutes ses co-épouses afin qu'elles soient indépendantes financièrement. Dans *Féminitude-féminicide* de Muetse Destinée Mboga (2024), à travers des personnages comme Josy de la nouvelle, « ma plus tendre ennemie », Florence du « temps de la trahison », l'auteur nous démontre que la violence de la femme envers la femme mérite aussi d'être explorée : « on parle très souvent de la violence exercée par l'homme ou par la société sur la femme, mais très peu de la violence de la femme sur la femme alors que si elle n'est pas toujours physique, cette violence est plus redoutable et plus impitoyable » (2024, p.6). Il s'agit de ne pas créer ces sociétés où les femmes se plaignent sur toutes les tribunes, brandissent leurs droits et en arrivent à émasculer socialement les hommes. De la même façon, Muetse Destinée Mboga n'est pas contre la soumission de l'épouse à l'époux, dans le sens où il s'agit, non pas d'être une esclave, mais d'être une compagne, une associée, une partenaire qui sait s'effacer pour laisser à l'époux la direction et le leadership dans bien des cas. Dans

ces perspectives divergentes, les femmes sont amenées à créer des espaces de réinvention de soi.

2.2 Créer des espaces de réappropriation de l'identité féminine.

Les possibilités de transformation et de réappropriation de l'identité féminine implique que les femmes redéfinissent ce que signifie être une femme non pas selon les étiquettes imposées par la société, mais pour soi. De là naît le besoin pour les femmes de réécrire leur propre récit de dignité et de grandeur d'âme, car il faut dire que la femme peut se sentir étouffée par une très grande liberté qui la dépasse :

Cette liberté supplémentaire implique aussi une fragilité accrue des individus, qui, face au kaléidoscope identitaires possibles, peuvent se retrouver *lost in relation*, incapables d'inventer le rapport à l'autre. Le féminin après le féminisme est donc tout à la fois réfléchi et inquiet, tout comme d'ailleurs sans doute le masculin, qui exigerait une analyse similaire » (P-H. Tavoillot, 2011, p. 11).

Ce qui hier, apparaissait comme un progrès tel que l'émancipation des femmes rendue possible par le féminisme, se retourne désormais contre les femmes. Parce que d'aucuns pensent que le féminisme a négativement modifié les relations hommes-femmes aujourd'hui. Bon nombre d'écrivaines s'expriment et considèrent que les femmes seraient allées trop loin, qu'elles auraient fait « fausse route » (Badinter, 2003). Ainsi, le constat est alarmant d'un point de vue sociologique, l'indépendance des femmes a entraîné la solitude, le carriérisme aux dépens de la vie de couple, de la maternité... De ce fait, une nouvelle vague de féministes africaines veut renouer avec les données de la féminité. Se conçoit alors un féminisme à caractère plus individuel que collectif en ce sens que chaque parcours est individualisé en fonction des désirs, de la

personnalité et des attentes de chaque femme. Par exemple, la femme qui se sent valorisée parce qu'elle tient les rênes de son foyer, participe aux décisions, à la fois comme actionnaire et partenaire peut être, selon sa conception de la gestion du foyer, autant satisfaite de la bonne gouvernance conjointe des biens et services au sein de la cellule familiale.

Avec la découverte de l'empowerment, les femmes acquièrent le contrôle sur leur propre vie et leur environnement. Le présupposé universalisme de la condition de la femme est remis en cause et on tend vers un déclin (Whelehan, 1995), voire une fin (Zerilli, 2005) d'un féminisme profondément fissuré. Sans oublier que les enjeux de la gouvernance au féminin tournent surtout autour de la nécessité de se construire, de l'héritage à conserver, du refus des contraintes, des questions d'éthique. À ce propos, se met en place une administration familiale qui s'appuie sur une théorie psychanalytique du féminin qui démontre « que la femme est fondée à se conduire activement dans le monde en même temps qu'elle est dotée de la capacité de considérer sa féminité de façon positive et non débilitante » (C. Froideveaux-Metterie, 2012, p. 106). Vu sous cet angle, le corpus théorique du féminisme contemporain de Maria Nengeh Mensah prend en considération les dimensions subjectives et émotionnelles de l'oppression, ainsi que les moyens de résistance et de résilience :

Si nous ne pouvons cerner la troisième vague du féminisme dans un concept définitif, nous pouvons toutefois affirmer qu'elle reste corrélative de certains malaises : face au recul du féminisme dans les valeurs sociétales, face au ressac antiféministe, en réaction aussi à un féminisme qui a mauvaise presse. Et finalement, face aussi aux défis que présente l'élaboration d'un féminisme post-victimaire et multi-identitaire (2005, p.20).

Cependant, des postures post-victimaires s'établissent au même titre que les positions de refoulement de la féminité où les paroles et les actes sont contrôlés pour ne pas laisser transparaître une

sensibilité qui irait à l'encontre des avancées féministes. Il y a donc selon Danièle Brun, (2021, p.23), un délaissement de la féminité par le féminisme en ce sens que la plupart des théories féministes semblent reléguer l'affirmation de la féminité à une forme de subordination à une construction préétablie de la société et à la dénégation de ce que la femme devrait être. Or c'est justement lors de la rencontre entre l'homme et la femme que chacun considère de plus près, la féminité ou la masculinité puisque un contact et un contrat tacite s'enclenche dans la relation pour laisser place à la concession voire à la gestion matrimoniale. De même que dans la gouvernance d'une entreprise, on admet une approche disciplinaire donnant le pouvoir de décision aux actionnaires et partenaires ayant le même niveau d'information dans l'entreprise (R. Raher, 2024, [en ligne]), au sein du foyer, l'homme et la femme se concertent pour conférer à l'un ou l'autre le rôle de décideur dans le but de protéger leurs intérêts dans la conduite des affaires du ménage.

Conclusion

Ce qu'il faut retenir, c'est que la femme africaine a suivi la révolution du féminin à travers la complexification moderne de la distinction entre les sphères privée et publique. Dans chacune de ces sphères, la femme s'impose comme modèle. Mais loin d'avoir abandonné l'ancrage dans le privé (foyer conjugal), la femme continue de l'investir en adaptant la gouvernance née de la fameuse « double journée » à la bonne gouvernance professionnelle, parce qu'en devenant une femme contemporaine, elle n'a pas cessé d'être traditionnelle. Pour mieux comprendre la gouvernance au féminin, il faut non seulement explorer l'antiféminisme de la troisième vague, mais aussi prendre en compte l'identité féminine, car il serait incongru de penser le féminin après le féminisme. En fin de compte, l'antiféminisme repose sur le fait que

Dans l'espace privé, [les femmes] doivent composer avec la double journée de travail, tout en essayant de

répondre aux exigences liées aux rôles de la mère, de l'épouse et de l'amante. En outre, les jeunes femmes éprouvent le besoin de s'approprier le féminisme, autrement dit, de le (re)définir à leur manière. (D-A Oprea, 2008, p.9).

Au regard de leurs préoccupations, les femmes deviennent plus pragmatiques et se détournent désormais des théories féministes qui n'ont rien voir avec leur réel désir de femme et leur expérience singulière. Ainsi, des groupes de discussion de femmes dans les quartiers naissent pour être plus proches des préoccupations de chaque femme pour informer sur les droits et devoirs, aider à la gestion du foyer, sensibiliser, développer les mentalités, soutenir l'indépendance financière, former les femmes en politique. Cette réflexion est loin d'être épuisée, et cette observation de Nancy Huston (2012) la prolonge mieux : la femme est portée à admirer son « reflet dans l'œil de l'homme » car elle réalise que la liberté excessive engendre une fragilité accrue.

Bibliographie

- ADICHIE Chimamanda Ngozi**, 2017, *Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une éducation féministe*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Marguerite Capelle. Gallimard, Paris.
- AMADOU AMAL Djaïli**, 2022, *Cœur du sahel*, Emmanuelle Collas, Paris.
- AMADOU AMAL Djaïli**, 2015, *Walaandé, l'art de partager un mari*, Proximité, Yaoundé.
- MEDOUX Irma Angue**, 2022, *De l'équité intellectuelle entre les genres*, L'Harmattan, Paris.
- BACHAND Rémi**, 2014, « L'intersectionnalité : dominations, exploitations, résistances et émancipation » Volume 33, numéro 1, Université du Québec à Montréal, pp.3-14
- BADINTER Elisabeth**, 2003, *Fausse route*, Odile Jacob, Paris.
- BOUM Hemley**, 2010, *Le Clan des femmes*, L'Harmattan, Paris.

BRUN Danièle, 2021, *Féminité retrouvée*, Odile Jacob, Paris, pp.21-37.

DAYAN-HERZBRUN Sonia, 2021, « Quand des féministes africaines remettent en question l'universalité de la domination masculine » in *Penser le sujet femme noire francophone*, Volume 34, numéro 2, Université Laval, Recherches féministes, pp. 149-164.

DEGUILHEM Randi, LACOUÉ-LABARTHE Isabelle et LUCIANI Isabelle (coordonné par), 2016, « Récits de femmes en Méditerranée. Genre, écriture, réflexivité (xx^e-xxi^e siècle) », *Rive méditerranéenne*, n°52.

DIENG Rama Salla, 2021, *Féminismes africains. Une histoire décoloniale*, Présence Africaine, Paris.

EFFAH Charline, 2023, *Les femmes de Bidibidi*, éditions Emmanuelle Collas, Paris.

Fédération Automne de l'Enseignement (FAE), 2019, « Féminisme et intersectionnalité : les rudiments », Profs et féministe, p.10-12.

FROIDEVEAUX-METTERIE Camille, 2012, « La dualité anthropologique de la femme contemporaine », dans *L'anthropologie de Marcel Gauchet*, Collège des Bernardins, pp. 93-110.

FROIDEVEAUX-METTERIE Camille, 2015, *La révolution du féminin*, Gallimard, Coll. Bibliothèque des sciences humaines, Paris.

GAZIBO Mamoudou, 2010, *Introduction à la politique africaine*, « L'historicité de l'état et les enjeux de la gouvernance » (édition revue et commentée), Les Presse de l'université de Montréal, collection « paramètres », Montréal.

GRAND Bernard et GRILL Philippe, 2020, « Les théories partenariales de la gouvernance : Idéologies sous-jacentes et mécanisme de prise de décision éthique. », *Finance Contrôle Stratégie* 23-1. [En ligne], URL :

<http://journals.openedition.org/fcs/4807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fcs.4807>, consulté le 29 mai 2026.

HUSTON Nancy, 2012, *Reflets dans un œil d'homme*, Actes Sud, Arles.

MASCLET Camille, 2015, « Le féminisme en héritage ? Enfants de militantes de la deuxième vague », *Politix*, Volume 28 - n°109/, pp. 45-68.

MBOGA Muetse Destinée, 2024, *Féminitude-féminicide*, Torrazza Piemonte, Italie.

MEIER Olivier et SCHIER Guillaume, 2008, « Quelles théories et principes d'actions en matière de gouvernance des associations ? » *Management et Avenir*, 6/n°20, Management et prospective éditions, Caen, pp.179-198.

MENSAH Maria Nengeh (dir.), 2005, *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Les éditions du remue-ménage, Montréal.

MIANDA Gertrude, 2021, *V.Y. Mudimbe. Les Africaines, le genre et l'ordre social*, éditions du Cygne, Paris.

MIANO Léonora, 2021, *L'Autre Langue des femmes*, Grasset, Paris.

MUDIMBE V. Y., 1994, *Le corps glorieux des mots et des êtres. Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*, Présence Africaine, Montréal et Paris.

NAHOUM-GRAPPE Véronique, 2014, « Le paradoxe du féminisme ambiant » *Hermès* n°70, EHESS, pp. 93-99.

OPREA Denisa-Adriana, 2008, « Du féminisme (de la troisième vague) et du postmoderne » *Recherches féministes*, volume 21, numéro 2. Le féminisme : une question de valeur(s), pp.5-28.

PLUCHART Jean-Jacques et UZAN Odile, 2015, « Une lecture épistémologique de la théorie des parties prenantes » in *Management & Sciences Sociales* 2/n° 19, juillet-décembre, Éditions INTEC, Paris, pp. 4-17.

RAHER Rémi, 2024, « Les théories de la gouvernance de l'entreprise » in *Cahiers ESPI2R*, Dossiers périodiques et working papers, Nantes, ESPI, Laboratoire Research in real estate [en ligne] <https://www.cahiers-espi2r.fr/1390>, consulté le 18 mars 2026.

TAVOILLOT Pierre-Henri, 2011, « Le féminin après le féminisme », *Journal français de psychiatrie* n° 40, Érès, pp.10-12.